

L'ESCARPIN EN SATIN LES LETTRES DE LA COMTESSE ELISABETA VAN SOUCHELEN

Cătălina Opaschi

Sur la rive droite de la vallée de Cociovalistea, au village Caciulati-Pascani à proximité de Bucarest, on peut voir «une haute maison blanche, se trouvant derrière une couronne d'arbres scellé par l'azur du ciel¹». C'est ainsi que Nicolas Iorga décrit l'ancienne résidence d'été, élevée sur le domaine de famille du Prince Régnant de la Valachie, Alexandre Dem. Ghica (1834-1842).

Le palais avait été destiné par son maître pour le repos et la détente, pour recevoir entre ses murs la famille, qui lui était très proche, ou ses nombreux visiteurs roumains et étrangers. (**Photo 1**).

L'homme dont le consul français Lagan écrivait, depuis 1833, qu'en plus d'une instruction supérieure il avait aussi beaucoup de manque d'intérêt et d'intégrité, a eu beaucoup du cœur à l'aménagement du palais. C'est de la même manière qu'il a pris soin, plus tard, de donner un nouvel aspect au pays à l'aide des institutions modernes, par une bonne administration et la modernisation de l'armée nationale, par l'édification des routes, par les alignements architecturaux ou bien par la fondation de nouvelles localités.

L'embellissement de la résidence témoignait tout le bon goût et le savoir faire du Prince et «[...]comme il était courtois par son naturel il recevait gracieusement les invitées», dans les salons spacieux, aux meubles empire, miroirs dorés, cadres dont veillaient les vieux visages des ancêtres, aussi que des précieux donnes du Grand Seigneur. Mais qu'on laisse un hôte du Prince, arrivé du raffiné Occident de l'époque, nous présenter ce merveilleux endroit de repos et de beauté, ou il s'est arrêté volontiers quelques bonnes journées: «[...] la ravissante résidence d'été du Prince [...] était son **Sans souci** ou se reposait après les tracasseries du gouvernement [...] Imaginez vous une société constituée avec de la finesse et du tact, uniquement par personnes qui se connaissaient, se ressemblaient et auxquelles ne manquait pas le talent de se stimuler réciproquement; imaginez vous une société qui [...] témoigne sur ce que peut faire le bon goût [...] et qui réunit ensemble tout ce qui est considéré, généralement, faire partie des enchantements de la terre. [...] Le corps de musiciens d'un régiment d'infanterie jouait tous les soirs, jusque tard dans la nuit, les séduisants **françaises, lanciers**, polkas et valse, après qu'il enjolivait avec ses mélodies, les déjeunées et les dîners prolongés. Si l'invité ne désirait [...] se promener dans le parc ou s'il ne voulait essayer sa dextérité dans la salle d'escrime où au tir au pistolet [...] celui-la trouvait, dans la salle qui donnait au jardin, toutes les commodités d'un salon parisien.

¹. N. Iorga, *România cum era până la 1918*, (*La Roumanie telle qu'elle était jusqu'en 1918*) vol. I, București, 1972, p. 235.

Ici d'albums précieux, de l'autre côté des livres nouvelles [...], la conversation ne s'arrêtait qu'au moment ou elle était brusquement interrompue par l'exécution d'une aire italienne, ou au moment ou une main géniale faisait résonner en émouvantes fantaisies, les touches de l'instrument²». Le parc, aménagé avec beaucoup de soin, intelligence et esprit de compréhension pour la nature comme environnement naturel, complétait le charme du palais.

Au-delà d'une culture solide, bon goût, bonnes intentions et honnêteté au gouvernement, nous allons voir qu'il avait aussi une autre qualité, Alexandre II Ghica, c'est la fidélité des sentiments. Mais, ouvrons la porte du palais, conduits par les souvenirs du généalogiste et historien Emmanuel Hagi-Mosco, celui qui a bien connu le palais de Pascani. Nous sommes bien intéressé, pour ce qui suit, par une certaine chambre de l'appartement du Prince: «*Ici on était entouré d'une atmosphère secrète et, sans le vouloir, on se laissait pris par cette **anima rerum**, cette âme qui loge les choses du passé [...] Puis, dans une vitrine, parmi les décorations et autre objets, un petit escarpin en satin de la comtesse de Souchtelen, objet parmi les objets, plus précieux que tous les donnes du Sultan, ensemble³».* (n.s.)

Qui s'était chaussé de cet escarpin et quelle valeur avait-il pour être gardé par les descendants comme une relique de grand prix, nous expliquent Constantin Gane et l'arrière petit-fils de la sœur du Prince, le Monseigneur Vladimir Ghica⁴.

Pendant qu'il était grand spathar, avant de monter sur le trône en 1834, dans la Maison Romanit du «Pont Mogoschoaia»⁵, au bal, Alexandre Ghica a connu une jeune Russe, la comtesse van Souchtelen. Ce fut un vrai coup de foudre, mais qui ne s'est éteint aussi vite qu'il s'est allumé et qui les a liée pour toute la vie.

Le spathar était un homme mature (il était né en 1796), il avait au moins 34 ans quand il l'avait connue. Les portraits de l'époque le présente jeune, aux traits fins, aux beaux yeux et à taille svelte, quoi qu'il n'était un homme grand⁶. D'après

². R. Kunisch, *București și Stambul. Schițe din Ungaria, România și Turcia. (Bucarest et Stambul. Essquis depuis la Hongrie, la Roumanie et la Turquie)*, București, 2000, pp. 99-101.

³. Em. Hagi-Moscu, *București. Amintirile unui oraș. Ziduri vechi. Ființe dispărute*, (Bucarest. Les souvenirs d'une ville. Anciens murs. Etres disparues) București, 1995, pp. 320- 321.

⁴. C. Gane, *Trecute vieti de doamne si domnite*, (Les vies passées des Princesses Régnautes et des Princesses), vol. 3, ed. 3-a, 1944, pp. 98-106; Alexandrina Ghica, *Din istoria Palatului Regal. Amintiri cu prilejul unor vechi socoteli (De l'histoire du Palais Royal. Souvenirs à l'occasion des vieux comptes)*, pp. 164-165 in Vl. I. Ghica, *Spicuri istorice (Colliges historiques)*, seria I-a, Iasi, 1936.

⁵. L'ancien nom de la rue *Calea Victoriei*. La maison fut bâtie sur l'emplacement de la maison inachevé de l'écrivain Costake Facca, vendue ensuite au trésorier Romanit (l'ami du premier Prince Régnaute d'après les Phanariotes, le Prince Grigore IV Ghica), qui l'a achevée; après sa mort, en 1834, la maison a été louée à la Chancellerie Princière; en 1836 la maison fut achetée par l'Etat et en 1883 fut agrandie en l'ajoutant encore deux corps. Romanit louait la maison pour des fêtes officielles, parce que le palais princier n'était pas spacieux et avait été endommagé pendant la révolution de 1821; c'est ici que s'organisaient des bals et des cérémonies officielles.

⁶. R. Ciuceanu, *Autocrație și naționalism. Destinul unei dinastii (Autocratie et nationalisme. Le destin d'une dinastie)*, București, 2001, p. 332.

les témoignages des consuls de Bucarest, il était intelligent, instruit, courtois, très galant envers les dames et simple dans la vie quotidienne, quoi qu'il se penchait aux exigences du protocole, mais plutôt par respect pour le trône et pour le long fil des ancêtres qui l'avaient occupé aux deux Principautés. **(Photo 2)**

Quand on a appris qu'il va être Prince Régnant, on lui avait proposé assez des «parties», quoi qu'on connaissait sa «faiblesse» sentimentale. Sachant qu'il devait s'en aller à Constantinople pour le firman d'investissement et que le voyage serait très coûteux (dépenses pour le cortège, cadeaux, pourboires), le riche banquier Hagi-Mosco lui a fait la proposition de l'emprunter d'une grande somme d'argent...s'il prendrait en mariage sa fille. Il a pris l'argent mais a refusé la fille, car il ne s'était pas engagé d'une manière tranchante pour cet arrangement. Déçu, il paraît que le banquier manqua de respect au Prince, ainsi que celui-ci lui prit la lucrative administration des salines. La situation donna naissance aux longs procès car, le banquier appela en justice le Prince après que celui-ci quitta le trône, en lui demandant des grosses sommes pour les dettes qui n'avaient pas été acquittées à temps. Puisqu'il était une personne correcte, le Prince se trouva dans une situation pénible mais, du moins, il avait été honnête envers la fille du banquier, l'épargnant la souffrance due à son infidélité.

Après qu'il accéda au trône, son plus ardent désir fut celui d'officialiser sa liaison, pour donner à son amie un statut honorable. Pour cela il fallait que la jeune comtesse obtienne le divorce depuis la Russie. Le Prince a fait toutes les diligences pour se faire aider par les personnes officielles russes se trouvant en Valachie. Il en appela au général Kisseleff⁷, puis aux consuls russes, puisque le divorce était difficilement à obtenir en Russie, surtout quand il s'agissait de personnes appartenant aux grandes familles connues, de l'entourage du tsar.

Elisabeta van Souchtelen était la femme d'une personne très influente à la Cour. Le lieutenant-général K. van Souchtelen était venu aux Principautés avec l'armée d'occupation russe, pendant les opérations militaires dues à la guerre russo-turque, terminée par la paix d'Adrianople, de 2-14 Septembre 1829. Il avait eu des charges dans la zone de la citée de Silistra, où il se trouvait encore en Juin 1829⁸. En Septembre, l'agent consulaire français de Iassy, Viollier, renseignait son collègue de Bucarest que le général Jeltuhin avait demandé la permission du tsar de retourner en Russie, succédant à sa place soit le général van Souchtelen, soit le général Kisseleff. «*Dans cette circonstance ou dans l'autre, le pays n'a qu'à gagner*⁹», croyait Viollier. Une estampe de Frederik Campe présente le moment de la capitulation de turcs où on livre les clefs du château-fort de Silistra aux officiers

⁷. E. Hagi-Mosco, *op.cit.*, p. 320.

⁸. E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor. Corepondență consulară și rapoarte consulare franceze 182-1848 (Documents relatif à l'histoire des Roumains. Correspondance et rapports consulaires françaises 1821-1848)*, vol. XVII, ed. Nervq-Hodos, Bucaresti, 1913, doc. CCLXXXI, p. 183.

⁹. *Ibidem*, doc. CCCXXVII, p. 211.

russes. Second l'opinion de Nicolas Iorga les officiers peints sont «des portraits¹⁰». C'est possible que, parmi les élégants officiers à cheval, se trouve aussi le général van Souchtelen, le mari d'Elisabeta. **(Photo 3)**.

Il était le fils d'un comte d'origine hollandaise, l'ingénieur Piotr Kornilovich van Souchtelen (1751-1836), qui est devenu plus tard diplomate. Le vieux comte était né à Greve au Pays Bas, dans une famille de la petite noblesse d'origine suédoise. En 1788 il entra dans l'armée russe et réalisa beaucoup des travaux militaires, à la demande de l'impératrice Ecaterina II-e. Après les guerres russo-suédoises de 1788 et 1808-1809, dont il se distingua particulièrement, il avait été promu général, pour ses mérites à l'aménagement du port militaire Rewelski et pour sa contribution à la prise de la forteresse Sveaborg, considéré jusqu'alors imprenable (les fortifications sont visibles sur son blason, voir **photo 4**) ce qui a permis à la Russie de rattacher la Finlande. Il avait participé à la bataille de Leipzig de 1813, en tant que représentant du Commandement russe près du Quartier général de l'ambassadeur de Suède. Il avait été décoré au plus grand ordre de la Russie, le «Saint André¹¹», signe de grand mérite pour une personne qui n'avait pas le rang princier. Il fut élevé à la dignité de comte en 1822, puisqu'il s'était fait naturaliser Russe, depuis 1806. Le comte van Souchtelen était un grand collectionneur, fin connaisseur d'art et bibliophile avisé. A sa mort il a laissé une collection comprenant 262 codex médiévaux et plus de 30 mille documents, qui furent achetés par la Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg¹².

Son fils, le mari d'Elisabeta, était lui aussi militaire. Il avait commencé sa carrière depuis son enfance, comme tous les garçons nobles russes, qui étaient au commencement «cadets» dans les régiments de Garde et puis continuaient leur activité dans l'armée ou dans les échelons supérieures de l'administration.

Le ménage Souchtelen avait trois enfants, un fils Pierre et deux filles, Hélène et Natalie, qui étaient tous petits en 1834. La comtesse était Russe, descendante des deux clans nobiliaires très puissants et influents. Elle était la fille cadette du «polkovnik» Iakov Dimitrievich Lanski, le frère du général Alexandr Dimitrievich Lanski (1758-1784), le favorite si regretté par Ekaterina II-e, tué à seulement 26 ans par la scarlatine¹³. Sa mère était une Dolgoruki, d'ancienne famille d'origine mythique, qui aurait eu son l'origine depuis St. Michail de Cernigov, famille très influente, apparenté aux Romanoff. Marie Dolgoruki avait été l'éphémère épouse du tsar Michail, le fondateur de la dynastie des Romanoff

¹⁰. M. Dim. Sturdza, *Familii boieresti din Moldova și Țara Românească. Enciclopedie istorică, genealogică și biografică (Familles de boyards de Moldavie et de Valachie. Encyclopédie historique, généalogique et biographique)*, vol. I, Bucuresti, 2004, p. 616.

¹¹. Y. Borodaev, *Voennii gheraldiceska cnijnii znaki Rosii*, "Gherboved", 1977, nr. 10 (22), Moscova, 1977, p. 146.

¹². Tamara Voronova, Andrei Sterligov, *Manuscrits enluminés occidentaux. VIII^{ème} – XVI^{ème} siècles*, Saint-Petersbourg, 1966, p. 32.

¹³. P. N. Petrov, *Istoriia rodov russkogo dvorianstva, kniga vtoraiia*, Moskva, 1991, pp. 109-11; Gudrun Ziegler, *Secretele Romanovilor (Les secrets des Romanoff)*, București, 2000, p. 134.

(elle était morte seulement à quelques mois après son mariage). Elisabeta était la petite-fille (du côté de sa fille), de Nikolai Dolgoruki, l'ex-gouverneur général de Lituanie et de la Petite Russie¹⁴. **(Photo 5)**.

Elle avait accompagnée son mari, arrivé avec son armée, en Valachie, au temps de la guerre russo-turque. Comme l'épidémie de peste s'est déclarée dans les Principautés, pendant 1828-1829, la plus grande partie des boyards et des autorités se sont retirés en Transylvanie, à Brasov (Kronstadt) et à Sibiu (Hermannstadt). Tout au long des frontières on avait installée une quarantaine sévère dans la tentative de stopper l'épidémie qui, effectivement, avait décimée l'armée russe.

Dans une dépêche de l'agent français Hugot, expédiée de Sibiu le 3 Juin 1829, il écrivait que: «*Les lazarets de Hermanstadt et de Cronstadt sont pleines de fuyards de Valachie. Avant-hier, une dame russe avec sa suite (la comtesse de Souchtelen, la femme du général de cet nomme), s'est présentée à l'entrée du Lazaret de Tournou Rochou, mais elle n'a pas pu obtenir (la permission) d'être admise faute des places. Elle a été obligée d'aller attendre à Caiñeni la première place libre*¹⁵». (n.s.)

Après la conclusion de la paix, Elisabeta avait restée avec son mari en Valachie. Les armées russes étaient stationnées dans les Principautés, les boyards étaient revenus de Transylvanie, on avait commencé l'élaboration du Règlement Organique et la vie avait repris son cours. C'était à prévoir, après la guerre et l'épidémie que les gens voulaient oublier les pertes subies. La présence de l'armée russe c'était un bon «stimulent» pour une multitude d'événements mondains. On donnait beaucoup de bals, occasions non seulement d'amusement mais aussi pour mettre en train des combinaisons politiques ou des projets matrimoniaux. A un tel bal avait connu le Prince, la comtesse van Souchtelen.

Les mariages des officiers russes aux filles des boyards roumains faisaient partie d'une «stratégie» de la politique tsariste à long terme, dans l'esprit de l'ancien desideratum russe d'annexer les Principautés, par n'importe quel moyen¹⁶.

De l'autre côté, il y avait assez de bonnes familles qui nourrissaient des secrètes rêves de grandeur, qui ont donné volontairement leurs filles en mariage aux pimpants officiers Russes, aux titres résonnantes (et souvent aux dettes aussi résonnantes), en espérant la bienveillance du «Pouvoir protecteur» à l'avenir. Mais, malheureusement, beaucoup de ces mariages ont fini par des divorces car, les galonnés officiers usaient leurs cravaches surtout à la maison qu'au manège¹⁷....

¹⁴. P. Dolgoruki, *Notice sur les principales familles de la Russie*, Berlin, 1858, pp. 19-22.

¹⁵. E. Hurmuzaki, *op.cit.*, doc. CCLI, p. 198.

¹⁶. P. Cernovodeanu, *Români și ruși, Politică și încuscriri (Roumains et Russes. Politique et apparentage)*, M. I., anul XXX, nr. 8 (353), august, 1996, pp. 73-76; En 1850 le consul français à Bucarest Eugène Poujade écrivait à son ministre, à Paris, qu'on parlait sur l'établissement d'une commission formée de trois généraux Russes (le kneaz Bagration, le conseiller d'Etat von Kotzebue et Komar), pour faire marier les militaires Russes aux jeunes Roumaines possédant des gandes dottes.

¹⁷. R. Rosetti, *Amintiri. Ce-am auzit de la alții (Souvenirs. Ce que je tiens d'autres)*, vol. I, Iasi, f.a., p. 218; l'auteur raconte les souffrances de la sœur du Prince Régnant de la Moldavie, Hélène Ghica,

Le Prince Alexandre Ghica était en bons termes avec le consul du tsar Nicolas I et lui demanda de l'aider à obtenir le divorce pour la comtesse. C'était chose difficile à faire car, en Russie, en plus de l'accord du Métropolitain, pour un divorce nobiliaire il fallait avoir aussi le consentement du tsar. Il est possible que l'autocrate de toutes les Russies trouve convenable d'avoir sur le trône de la Valachie une de ses sujets, de sorte qu'il donna son accord assez vite. Mais, la mère de la comtesse, qu'on disait être très pieuse, conjura le tsar, pour... le salut de l'âme immortelle de sa fille, d'annuler le divorce. Le tsar fut d'accord car, le Prince de la Valachie et son amie étaient loin, mais les Lanskoï et les Dolgorouki étaient trop près du trône et puis, le mari offensé dirigeait ses armées!

Ainsi que, la comtesse a rompue avec sa famille de Russie et laissa la Valachie, avec ses enfants, pour s'en aller en Italie. Elle s'est arrêtée pour quelque temps à Milan et puis s'est fixée à Naples, à Capodimonte, d'où elle attendait un miracle qui la réunisse à son prince dans une situation claire et sûre.

Pendant quatre ans tous les efforts du Prince pour annuler le mariage de la comtesse furent vains. Il avait profité même de la passion du nouvel consul Russe, le baron Rückman, pour Maria (Mimika) Balatcheano, la femme de Constantin Glogoveano, à fin de se faciliter le chemin. Le Prince avait eu beaucoup de peines à cause du baron - qui se comportait en tyran et souvent sans respect, s'efforçant à accomplir la mission que le tsar lui avait donnée, d'imposer à tout prix le frauduleux Article Additionnel, abusivement ajouté au Règlement Organique.

On dit, qu'ayant l'assentiment des deux époux, le Prince a fait divorcé Mimika Balatcheano, au complot prenant part tous les boyards patriotes qui voulaient compromettre le consul, pour s'en débarrasser. Le mariage s'est fait une semaine plus tard et, par l'entremise de la jeune femme «*qui menait son vieux et laid mari par le bout du nez*¹⁸», celui-ci devint très coopérant. Le dit Article a été accepté après tout par le Prince mais, pour le consul qui ne voyait plus la réalité que par les yeux de sa femme, la suite fut triste. Après qu'il perdit son emploi, comme c'était à prévoir, il perdit aussi son honneur et sa femme et il est mort fou dans une maison de santé viennoise.

C'était la deuxième tentative du Prince d'éclaircir la situation de son amie, échouée elle aussi, quoique l'amoureux consul Rückman s'est donné toute la peine car, qui pouvait comprendre mieux les chagrins d'amour, qu'un vieux amoureux?

Anticipant avec trop grand optimisme un final heureux, en 1838 le Prince est parti pour l'Italie, en annonçant officiellement qu'il part pour en consulter les médecins de Vienne et pour une cure à Karlsbad. Quoiqu'on savait qu'il avait une

mariée au général Schoubin, qui la maltraitait affreusement; ou bien l'histoire d'une autre dame moldave séduite par le général Mouhanov qui en l'enlevant à sa famille, un fois arrivé au Pruth (la nouvelle frontière naturelle de la Moldavie réduite par l'occupation russe de la Bessarabie), l'a obligée de descendre de la voiture et, après lui avoir administré une volée, est parti... gardant en souvenir les bijoux et l'argenterie de sa victime.

¹⁸. C. Gane, *op.cit.*, p. 102.

santé fragile il n'a trompé personne car, quelle cure pouvait-on faire en Novembre? Les consuls français dans les Principautés changeaient des dépêches sur l'événement, anticipant des prévisions. Hubert écrivait de Iassy, à Molé de Bucarest, que le Prince Stourdza, inquiet de l'abandon du trône par son collègue (qu'il n'aimait pas trop, d'ailleurs) «sourit et le plaint¹⁹».

Voyageant comme «Mr. Sanders», le Prince Alexandre Ghica est parti pour Milan où il a séjourné deux mois, retournant chez soi plus malade et plus triste, à cause des noires prévisions pour le futur. Qu'est qu'il pouvait être plus triste que l'éloignement de l'être aimée - qu'il avait laissée dans une situation confuse, dépourvue d'argent à cause de la manque des moyens pour maintenir les apparences de son rang. De l'autre côté il était partagé entre ses responsabilités envers son pays et de ne tenir qu'à un fil pour contenter «le pouvoir protecteur», désirant sincèrement de voir sa patrie progresser, mais empêché par toute sorte d'intrigues et permanentes réclamations, tantôt à Constantinople – pour qu'il soit trop philo-russe, tantôt à St. Petersburg – pour qu'il soit trop philo-turc!

Ses seuls moments tranquilles les passaient auprès de sa famille, ses frères – le grand ban Michel et le spathar Constantin étant toujours à ses côtés. Sa sœur Pulchérie, remariée (après un premier mariage avec Nicolas Mavros), avec le colonel russe Vladimir de Blaremborg, remplaçait la Princesse Régente avec intelligence et charme. Ses nombreux neveux qui étaient traité avec beaucoup de soin et d'affection (certaines, même de trop...) remplaçaient, peut-être, dans son cœur la manque de ses propres fils²⁰.

Le seul réconfort, qui l'approchait de son lointain amour, était l'enfilade de lettres changées, dont une grande partie se sont conservées, copiées par la main du Monseigneur Vladimir Ghica²¹. C'est une correspondance digne d'attention qui mette en évidence la personnalité de la comtesse Elisabeta, qui signait du nomme donné par le Prince, *Safta* ou *Saftika*, et laquelle couvre les tumultueux années 1848-1849.

Après qu'il a été éloigné du trône, injustement, par la volonté des Russes et la connivence forcée des Turcs, en Octobre 1842, le Prince a prit la voie de l'exil, par la Transylvanie où il s'est arrêté plus d'un mois, à Brasov. C'est ici qui l'a trouvé le firman du Sultan, qui lui demandait de... retourner «l'épée princière aux diamants au poignet²²», épée que le Grand Seigneur lui avait envoyée en signe de considération, après la répression de la révolte bulgare de Braïla en 1840. Le Prince a établi son quartier général à Vienne, à mi-chemin entre sa patrie – où il espérait de retourner au plus vite, et le Royaume des Deux Siciles – où se trouvait son amour.

¹⁹. E. Hurmuzaki, *op.cit.*, p. 102.

²⁰. On disait qu'il avait eu un fils illégitime, en 1834, avec une de ses nièces – la fille du spadar Constantin, mariée Zefcari, fils qui a pris le nom de ses terres, dont il était élevé, Baïcoïano, voir Em. Hagi-Mosco, *op.cit.*, p. 326, n. 6.

²¹. Les Archives Nationales de la Roumanie (A.N.R.), *Al. D. Ghica*.

²². R. Ciuceanu, *op.cit.*, p. 406.

D'après son journal d'exil, entre 1842-1851, on connaît le parcours de ses pérégrinations, depuis Prague jusqu'à Dresde – où déjà se trouvait la famille de son frère Michel - parti ensuite à Venise, à Lipska, Karlsbad, Marienbad, München et autres grandes villes de l'Allemagne, partout visitant les musées, les édifices militaires, les fabriques, vivement intéressé par tout ce qui signifiaient les progrès de l'époque. En final il s'est arrêté en Italie, à Naples. Malheureusement, le journal n'est pas daté jour par jour, de sorte qu'il n'est pas possible de savoir le temps ou il a visité les villes qu'il décrit. Mais on peut déduire l'endroit où s'était fixée la comtesse, même si l'information n'est pas explicite: «*A Naples nous avons logé chez l'habitant, rue Toaleto, près de Capodimonte, plus en haut se trouve le palais d'été du roi. Le palais d'hiver se trouve en ville, près de la mer. A coté du palais il y a les casernes, le Théâtre et l'Opéra [...] Vis à vis du palais royal il y avait le palais de Rotschild, dans lequel se trouvait la chapelle russe dont nous allions chaque dimanche et puis aux Pâques le Prince a pris la communion*²³». (Photos 6, 7)

Après sa visite au Vésuve, à Herculaneum et Pompeï, le Prince est parti pour un mois aux baignes d'Ischia, étant très ému par le submersible qui «*[...] s'enfermait hermétiquement et les tubs d'air était à la surface de l'eau, il marchait sous l'eau jusqu'il passait la ligne de bombardement, au-delà de la citadelle de Naples et, plus loin il sortait à la surface*²⁴».

Puis, le Prince est parti pour Rome, où il a assisté à l'intronisation du Pape Pius IX (1846-1848), trouvant le temps de visiter les cathédrales de la ville, la Colonne de Trajan et le Forum Romain. Ensuite, par Ancône, il est parti avec le général Lüders qu'il avait trouvé à Ancône, vers Trieste, Vienne, les Etats allemands et la France. L'année 1848 l'a trouvé à Vienne où, il recevait les très intéressantes lettres de la comtesse, sur l'évolution des événements d'Italie pendant la révolution éclatée en Sicile et répandue ensuite dans toute l'Europe.

Depuis 1843, le Prince avait rompu les relations avec sa sœur Pulchérie, on ne connaît pas le motif, étant dépourvu de la présence de sa nièce préférée, Alexandrine, sa filleule, laquelle, plus tard, sera sa secrétaire²⁵. Vers la fin de 1850 son frère Michail se meurt, c'était celui qui avait été son plus proche collaborateur, et le Prince s'en va pour la Valachie, par Czernowitz et la Moldavie, où son parent, le Prince Régner Grigore Alexandru Ghyka le reçoit avec tous les honneurs²⁶.

En se rendant compte de la fragilité de la vie, pesé par l'amertume de l'exil, le Prince reprend les relations avec sa sœur et sa nièce - maintenant une jeune demoiselle qui achevait son éducation, et les amena chez lui à Vienne et à Naples. Ils vont rester ensemble jusqu'en 1855, pendant la guerre de Crimée. La

²³. *Ibidem*, p. 409-410 (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, BAR, Mss. A 1016).

²⁴. Dans le golf de la ville étaient en stationnement les bateaux de la flotte anglaise et française des Pouvoirs qui se disputaient l'influence dans la zone, de même que les gisements de soufre si nécessaires pour les projectiles.

²⁵. ANR, *Alexandrina Cantacuzino*, d. I/4, f. 1.

²⁶. R. Ciuceanu, *op.cit.*, p. 413, n. 11.ç.

famille de Pulchérie avait grand besoin de la protection du Prince car, en 1846 son mari le colonel Vladimir de Blaramberg était mort laissant la fortune embrouillée et leurs garçons, encore petits, aux études militaires, en Russie.

Pendant 1856-1858 le Prince avait accepté d'être caïmacam au pays où il avait été Prince Régnant (d'après son persiflage, «ni chair, ni poisson»), pour préparer les conditions pour L'Unification, dont l'héros fut Alexandre Ioan Couza, que le Prince avait soutenu de toutes ses forces, déjouant les cabales des Bibesco. Pendant cette époque, le Prince a ramené de l'exil les anciens révolutionnaires de 1848 et a créé les conditions pour que le rêve de l'Unification des roumains devienne réalité, par l'élection du même candidat pour les deux Principautés, ainsi que pour son appui, Alexandre Ioan Couza lui avait été son obligé pour la vie.

Après l'Unification de deux Principautés roumaines le Prince s'est définitivement retiré à Naples. Pendant tout ce temps, la comtesse l'avait soutenue, l'avait encouragée et l'avait attendue, avait frémé pour sa vie au temps des épidémies de choléra, au temps des inondations et pendant la révolution de Vienne, ou au long de ses voyages en mer, quand elle surveillait le ciel et les vents qui pouvaient mettre en danger les bateaux.

Quoi qu'elle avait assez de déboires dans «son petit ménage», qu'elle était souvent tracassée par des crises rhumatismales ou par des crises morales, toujours, près de ses soins pour les enfants se trouvait la pensée continue pour le Prince et pour ses problèmes.

Malheureusement, une de ses filles, Hélène, souffrait, il paraît, de phtisie et d'un prononcé syndrome dépressif car, dans beaucoup de ses lettres s'élève le désespoir de la mère impuissante face aux souffrances de son enfant. Les soucis pour son fils s'ajoutaient à tout cela, car il avait aussi une santé fragile et, pourtant, il était parti en Russie à s'enrôler pour faire son devoir, puisque dans toute l'Europe on sentait le bruit des armes, des barricades et de la nouvelle idéologie propagée par les révolutionnaires, qui secouaient les anciennes structures et mettaient en péril les trônes.

Depuis presque toutes ses lettres s'élève la préoccupation obsédante pour équilibrer son budget, toujours en déficit, quoi que le Prince envoyait régulièrement des sommes assez grandes - mais qui «fondent dans mes mains». Pourtant elle assurait le Prince qu'elle épargnait, elle ne sortait presque jamais et recevait du monde, très rare. Dans deux lettres elle lui demande des conseils pour vendre quelques dentelles de prix, une casette ou une rivière de diamants.

Après son départ en Italie sa famille de Russie avait réglementé strictement le problème de ses finances par l'entremise de son banquier de Naples, d'après ce que l'écrivait en août 1835 le mandataire de sa famille: «A la suite des communications faites et le changement prochain de votre position isolé il est urgent de prendre des mesures propres à régler votre correspondance et les relations de comptabilité, pour l'avenir. [...] Vous êtes priée de bien vouloir remettre la lettre en personne à votre banquier à Naples ou à l'individu qu'il

désignera à cet effet, pour que des désordres ne se glissent pas dans la correspondance [...] Votre banquier de Vienne est chargé de faire tenir toutes les sommes dont Vous avez besoin; veuillez donc Vous adresser à lui comme jusqu'à présent²⁷». Par son mandataire, la famille de la comtesse désirait «[...] des renseignements du plus distinct détail sur les personnes qui entourent cette Dame et sur tout ce qui se passe dans sa maison, ainsi que des notices ...sur sa santé, puis sur tout qui a rapport à sa position et sa manière de vivre. [...] je tiens à coeur d'effectuer au possible les ordres et de tranquilliser par là les personnes de la famille de cette Dame qui continuent à manifester le plus grand intérêt à son égard²⁸».

Certaines fois la tristesse et les soucis accablaient la comtesse, tel qu'au printemps de 1849, quand elle demandait le conseil du Prince, mais celui-ci s'était esquivé: il s'agissait d'envoyer Hélène en Russie, avec la sœur de la comtesse, «Barbe» (Barbara Kaisarova), pour lui changer l'état d'esprit, en espérant que le changement du lieu lui ferait du bien et son état s'améliorerait. La comtesse regrettait de l'avoir ennuyé mais l'expliquait que tout l'hiver avait lutté seule avec les problèmes: «[...] tu ne voudra pas me comprendre, comme la fois passée tu n'as pas voulu répondre aux élans de mon âme. C'est une peine de plus. Pardonne-moi de faire appel à toi-même contre toi. Pardonne Hélène si elle n'a pas su te plaire, cela n'empêche pas qu'elle ne t'aime du fond de son coeur²⁹». Mais, comme à Paris (par où passait la route pour St. Petersburg) s'était déclaré le choléra, le projet tombe et la comtesse constate avec tristesse «[...] d'être inutile à mes propres enfants, qui n'ont ni présent, ni avenir! Nous sommes les vrais Parias au milieu de toutes les festivités de Naples qui s'anime de tous les mariages qui viennent de s'arranger. Tout passe devant nous. La coupe amère nous est seule réservée³⁰». Sa douleur était d'autant plus grande quand elle comparait sa situation aux nouvelles reçues du Prince, sur le mariage de sa nièce Elena (la future écrivaine Dora d'Istria) avec le prince russe Alexandr Koltzoff - Massalsky aussi que le futur mariage de sa sœur Olga – jeune fille particulièrement belle et pleine de talents - avec un jeune prince de la famille Stourdza. Elisabeta n'entrevoit aucun avenir pour ses filles....

Mais, aux travers de toute lettre s'élève l'intensité de ses sentiments, en dépit des années passées, la tendresse doublée de reconnaissance pour toutes les attentions du Prince pour la protéger dans la situation incommode dont elle se trouvait. La comtesse le suivait de ses pensées chaque fois qu'ils se séparaient et désirait de l'avoir à ses côtés surtout pendant les grandes Fêtes. Elle évoquait les Pâques de 1847 où, très malade, arrivant au Prince ne pouvait jouir de sa présence: «C'était ma première sortie et en mettant les pieds sur ton seuil, mon premier pas a

²⁷. ANR, *Al. D. Ghica*, d. 16, f. 1.

²⁸. *Ibidem*, d. 17, f. 1.

²⁹. *Ibidem*, d. 162, f. 1.

³⁰. *Ibidem*, d. 163, f. 1.

été soutenu par toi, comme je le suis dans la voie de ma pérégrination sur cette terre. Sois béni [...] et reçoit l'offrande de mes plus tendres reconnaissances et affections³¹».

Le Prince lui répondait avec la même tendresse: *„Ta dernière lettre [...] est trop bonne, trop aimante, trop bien intentionnée pour que tes vœux ne rayonnent pas un peu de bonheur sur moi et mes enfants³²»*. Pareil aux jeunes amoureux, ils glissent entre les pages de lettres, des fleurs ou des pétales: *„je t'envoie une violette. Simple petite fleur qui répand son parfum, comme le sentiment d'une âme d'élite sait répandre avec grâce l'amour dont elle entoure l'objet aimé... On le sent toujours, quand-même l'âme voudrait rester cachée et ignorée³³»*. *„[...] j'ai tant et tant de remerciements à te faire pour ta bonne et chère lettre [...] et la petite fleur-pensée, qui cette fois est venue bien attachée au feuillet [...] cette petite fleur si teintée en sombre m'a fait...de plaisir à l'idée de ton souvenir. Mais quand donc, reviens-tu à Naples?³⁴»*.

Le jour anniversaire du Prince la comtesse l'envoyait des roses *„pour me rappeler à ton souvenir”* et le jour du St. Alexandre (le 30 août) 1849 elle recevait les félicitations des amis de Naples, en vraie épouse, et ses enfants préparaient pour les invités une petite pièce de théâtre.

A son tour, le Prince lui écrivait avec affection et s'occupait non seulement de son confort matériel mais aussi de ses petites commissions, ou de ceux un peu plus spéciales (la commande de corsets); quand la comtesse se lamentait qu'elle vieillit, le Prince l'envoie en cadeau pour son anniversaire...un bonnet de grand-mère et une fleur parfumée de rézédá³⁵.

La plus belle lettre date de 3 septembre 1849, quand la comtesse prend la plume pour lui faire les vœux pour son jour du nom passé, regrettant son absence *„[...] En remontant dans ma pensée le cours de la vie, cette anniversaire de ta fête me représente Alexandre le spathar, avec tous les souvenirs précieux de son exaltation d'âme pour moi, et mon cœur s'élance à cette pensée vers toi, de toute la spontanéité du sentiment le plus vrai, en reconnaissance de tout ce que tu me donnais alors d'amour sincère et sans partage. Les années ont troublé les eaux limpides de ta tendresse, le devoir avec sa chaîne pesante a remplacé ton amour, comme la vieillesse est venue remplacer mes jeunes années. Cette pauvre vieillesse que dans ta folle jalousie tu appelais avec tant d'ardeur, comme un sûr garant pour ton amour, ne s'est pas fait attendre, et te voilà bien repent, son visage de bronze te glace. C'est aux souvenirs donc, qu'appartiennent les quelques feuilles de roses que je t'offre; puissent elles être bien accueillies à côté de celles que tu vas recevoir pour ta fête et te faire penser que n'importe où le destin me mène, que*

³¹. *Ibidem*, d. 143, f. 1.

³². *Ibidem*, d. 150, f. 1.

³³. *Ibidem*, d. 147, f. 2.

³⁴. *Ibidem*, d. 152, f. 2.

³⁵. *Ibidem*, d. 183, f. 1.

j'ammare ma barque dans un port à l'abri de l'orage ou qu'elle aille se briser contre le rocher, je ne cesserai jusqu'à mon dernier souffle de bénir Alexandre le spathar³⁶”.

Les lettres de la comtesse Elisabeta van Souchtelen sont intéressantes non seulement pour l'histoire romancée ou...galante. Pour l'historien d'aujourd'hui le récit des événements du temps de la révolution de 1848, à Naples et dans les Etats de l'Italie au commencement du *Risorgimento*, se constitue en source de premier rang. La comtesse était une dame intelligente, fort instruite, très bien renseignée – grâce aux relations qu'elle entretenait avec les femmes des diplomates russes (la princesse Gortcheakova), des chefs d'armée (mme Lüders), ou avec les diplomates et la société cosmopolite du Royaume de Deux Siciles.

A Naples se trouvait aussi la marquise Lucia de Bedmar y Acuña, la Moldave Luzica Paladi, apparentée par son mari, le marquis Manuel de Bedmar, à l'ambassadeur de l'Espagne, le duc de Rivas - personnage très à la mode à Naples. La comtesse la voyait souvent aux réceptions diplomatiques, chez son beau-frère, et en fait référence dans ses lettres sur les opinions qu'elles échangeaient sur les événements en cours.

La comtesse témoigne d'un fin esprit d'observation, elle est une bonne analyste de la politique européenne, surtout de la zone qui intéressait les Principautés roumaines, connaissant le désir du Prince d'en revenir.

En avril 1843 la comtesse demandait au Prince, des renseignements sur les événements de Pologne, après son inclusion dans l'empire russe, depuis 1831, dont la révolte avait éclaté: „*Les bruits de la guerre vont augmenter; on prétend ici que Varsowie a été bombardée et n'est plus en ce moment qu'un monceau de cendres. C'est à toi encore de m'apprendre ce qui en est*³⁷”. A son inquiétude pour cette situation du voisinage de Principautés, s'ajoutait la préoccupation pour la santé de son fils qui était malade à Vienne, surveillé par le Prince.

Quelques années plus tard, à cause de la crise économique européenne de 1848, à laquelle s'ajoutait, pour les italiens, une production agricole dramatiquement réduite dans les dernières années, la révolte a éclaté en Sicile.

³⁶. *Ibidem*, d. 182, f. 1v.

³⁷. *Ibidem*, d. 136, f. 1.

L'Ile était gouvernée par le roi Ferdinand II de Bourbon³⁸ (**Photo 8**) qui, depuis 1830, était aussi roi de Naples. Le 12 Janvier, la population révoltée forma un gouvernement provisoire et, en Mars, le Parlement sicilien déclarait la séparation de l'Ile, du Royaume de Naples. Dans la ville, sous l'influence des événements siciliens, la révolution a éclaté par une énorme démonstration populaire, qui demandait une constitution libérale. Le 11 Février, le roi accepta un Parlement bicaméral, une Garde Nationale et l'abrogation de la censure. (**Photo 9**).

Mais, le jour de l'ouverture du Parlement, entre la Garde Nationale et l'armée de mercenaires du Roi s'est déclenché un vrai massacre. (**Photos 10, 11, 12**)

Toutes les libertés furent abrogées en Septembre 1848, quand le Roi Ferdinand a pris totalement le pouvoir et a envoyé des troupes en Sicile, qui fut de nouveau attaché au Royaume de Naples.

Pendant ce temps, le Pape s'était réfugié à Gaëta attendant le moment de pouvoir retourner à Rome, pour reprendre possession de ses Etats gagnés par les troubles révolutionnaires, même „la Citée Eternelle” se déclarant république. Les navires françaises et anglaises surveillaient attentivement le Golfe de Naples.

Dans le Nord de l'Italie la révolte avait un fort caractère national, son but étant de chasser les Autrichiens de la Lombardie et de Venice.

Dans les Etats du Pape la situation était différente. Le Pape Pius IX, intronisé en 1846, avait commencé son pontificat par un geste significatif pour les libéraux, en délivrant les détenus politiques, la majorité, des *carbonari*, puis il a commencé des réformes en administration, en justice et en éducation, et a abrogé la censure – en 1847. (**Photo 13**)

Ces changements ont occasionné des agitations dans toute la péninsule mais, le moment où la lutte contre l'Autriche a commencée, le Pape a reculé, connaissant la grande influence de la Maison des Habsbourg dans la politique papale, même dans le Conclave. Le Pape a refusé aussi de diriger le mouvement pour l'Unification de l'Italie, ce qui a provoqué des révoltes à Rome, de sorte qu'en Novembre le Pape a été obligé de s'enfuir à Gaëta. Le Royaume napolitain, „pacifié” maintenant par Ferdinand II, sera son refuge jusqu'en 1850, quand il

³⁸. Ferdinand II de Bourbon (1810-1859) était le fils de Ferdinand I de Bourbon qui avait réuni les deux royaumes, Sicile et Naples, sous le nom de Royaume des deux Siciles, en 1816. Ferdinand II a commencé son règne en 1830 ; ayant des contacts avec les membres des sociétés secrètes, depuis son adolescence quand il commandait la gendarmerie, il avait compris que les mouvements populaires ne pouvaient pas disparaître en employant la terreur. Par des changements bénéfiques il a mis bon ordre en administration et dans l'armée, mais il était inflexible quant aux problèmes qui visaient la manière de diriger son royaume. Jusqu'à sa mort, en 1838, la Reine Maria-Cristina avait un grand ascendant sur les décisions du roi, qui était devenu plus tolérant; il voulait moderniser son royaume et a fait construire le premier chemin de fer de la péninsule, a introduit le gaz d'éclairage à Naples et a fait offrir, en première à l'époque, des facilités pour un tourisme international de qualité, Naples devenant une destination «à la mode», très apprécié par les écrivains Charles Dickens ou Finimore Cooper.

revenait à Rome avec l'aide des troupes françaises, dans un „Royaume temporel” sévèrement rétréci.

A cause de „l'émiettement” de ses états, de la multitude des intérêts, mais aussi de l'interdépendance des petits états de la péninsule, la révolution italienne de 1848 est difficile à suivre. Mais, comme la révolte a éclaté juste au Royaume des deux Siciles et comme la comtesse van Souchtelen nous témoigne de son fin esprit d'observation (pour bien renseigner le Prince Alexandru Ghica), laissons-la de nous faire „le reportage” sur les lieux.

Le 18 Avril 1848 la comtesse écrivait: „C'est aujourd'hui le grand jour des élections [...]. Aussi n'avons-nous même pas aperçu M. Cangiano³⁹. On prétend que Carmel⁴⁰ est élu Député. Je ne sais rien de ce qui regarde son frère. Ce dernier a eu toutes les peines du monde à arracher des mains des Bureaux [de Postes], la lettre de ton frère Michel que j'y joins. [...] Le Bureau de Postes avait déjà appris ton départ et ne voulait à aucune prix me rendre la lettre. [...] M... (illisible) est venu me confirmer ton départ de Rome. Veuille Dieu que tu aies pu prendre le bateau. Il me dit que sa femme s'est trouvée, en partant de Turin, avec Schwarzenberg, le c-te Ficquelmont, des Anglaises, des Autrichiennes, tout cela pêle-mêle. Je suis déjà inquiète sur la manière de ton retour, si par hasard la communication entre Trieste et Ancône venait à être interrompue, Dieu sait alors quand nous nous reverrons et cela me rend excessivement triste⁴¹.” Voilà un témoignage que le Prince Ghica a été, d'une certaine manière, présent au commencement des événements de 1848, en Italie. D'ailleurs, un mois plus tard, les communications ont été interrompues, en confirmant les craintes de la comtesse.

Les événements de Naples prennent ampleur: „Ici on s'agite toujours beaucoup. Les malveillants travaillent à tout mettre en désordre. On a attenté aux jours du Chanoine Pellicano; on fait à cette heure une enquête. Demain on ouvre les Chambres et les Paires ne sont pas encore nommés, malgré le désir du Roi qui s'efforce d'arranger cette nomination. Mais les sourdes menées détruisent beaucoup de choses que lui-même voudrait organiser. Tu connais aussi d'après les journaux tous les mouvements de Rome, de même que je suis aussi, avec avidité, ce qui se manifeste chez vous. Je m'imagine qu'à cette heure tu aura revu beaucoup de compatriotes et que tu en ais assailli tous les jours. Pour le moment je ne sais à quel point cela peut te convenir sous tous les rapports possibles; mais c'est assez naturel d'un autre côté qu'ils soient enchantés de te voir et d'avoir tes avis⁴²”.

Le mois de Mai, à Naples, les événements ont pris une mauvaise tournure, à l'occasion de l'ouverture du nouvel Parlement: „Je prend la plume sous l'impression la plus affreuse du fameux 15 du courant, jour fixé pour l'ouverture

³⁹. C'était un bon ami de la famille de la comtesse et du Prince.

⁴⁰. Le frère de M. Cangiano, lui aussi ami et homme de confiance de la comtesse van Souchtelen.

⁴¹. ANR, *loc.cit.*, d. 139, f. 1; Félix Schwarzenberg (1800-1852), général et homme politique autrichien, chancelier de l'Autriche entre 1848-1852.

⁴². *Ibidem*, d. 143, f. 1.

des Chambres et qui, d'un jour de solennité s'est transformé dans le plus horrible massacre. La Garde Nationale a malheureusement pris l'initiative contre la troupe, qui a eu le dessus et a fait main basse sur tout ce qui elle a rencontré. (Photo 14)

Toaleta [la rue dont habitait la comtesse] a été jouché des morts des deux parties, plusieurs maisons ont été incendiées et livrées au pillage; les barricades préparées durant la nuit du 14 au 15 se sont prolongées jusque passé notre Pont de la Sanità (!). La rampe de la Volpe [ami de la famille], jetée à bas pour une barricade au commencement de la rue, le palais Gravina a été brûlé, le palais Cerino, de même; plus de Café de l'Europe: il est saccagé de fond en comble, la Maison Rossi, de même. Des familles entières massacrées, jusqu'aux vieillards et aux enfants. La troupe est toujours encore sous les armes, car on attend les gens de Salerne, les Calabres et autres provinces, pour la réaction. La cause est toujours la même, l'anarchie complète et division entre tous les parties, les révolutionnaires et les constitutionnels ne s'entendent guère, c'est la tour de Babel. Pierre [le fils de la comtesse] dit que la troupe italienne a très bien donné et que les Suisses [la garde du Roi] se sont battus comme des lions. Tu peux t'imaginer mon état, pendant ton absence. Mais cette journée a été des plus impreuves et des plus cruelles. Des familles entières ont disparu de la face de la terre. (Photo 15)

Les Dentice (frère et fils) ont été pris les armes à la main et comme la loi martiale a été déclarée, on s'attend à les voir exécuter et [à] voir bien d'autres subir la même sort.

Le Ministère est changé; St. Elena [un bateau?] a pour commandant un major Suisse qui a reçu l'ordre de faire feu à la première apparition hostile des provinces. Le seul chemin qui soit laissé libre est celui de Capo di Monte. [...] M. Cangiano [...] m'a dit qu'il ne fera bon de rester dans ma maisonnette. Et où aller, sans moyens et sans argent? [...] Naples est déclaré en état de siège. Je garde quelques balles ramassées dans notre allée. Oh! tu ne te fais pas d'idée comme c'était triste et affreux d'entendre le canon et la fusillade⁴³».

Les événements de Vienne provoquaient grandes émotions dans la maison de Naples. La violence des combats sur les barricades, les inondations, l'apparition des épidémies, les rumeurs, venaient de s'ajouter aux tracas de la comtesse. Elle suivait de près la succession des événements de Valachie; les nouvelles reçues de la part du Prince en Janvier 1849 étaient analysées avec circonspection. La comtesse le conseillait de traiter avec plus de circonspection les exhortations de sa belle-sœur Ecaterina (la femme du ban Michail), qui l'incitait par ses lettres de retourner en Valachie: «Ce qui m'étonne c'est son enchantement pour les Duhamel et sa manière de faire des éloges [...], Reste à présent à savoir si son opinion sur Fuad-Effendi est juste [...] Autant qu'on peut combiner de loin les événements, il me semble qu'il va [y] avoir une meilleure tournure des choses dans les

⁴³. *Ibidem*, d. 144, f. 2.

Principautés, puisque la Turquie semble prendre une attitude plus mâle et plus posé. On prétend ici que l'évacuation des troupes russes aura lieu sous peu. Je vois assez souvent Bouténiéff, sa femme est très bien avec moi. Mais B. est un homme qui sous l'aspect de la plus grande douceur (ce qui ne lui coûte pas beaucoup car il est doux de son naturel) est excessivement caché et d'une finesse prodigieuse, de sorte qu'il n'y a pas moyen de l'aborder sur l'article des Principautés⁴⁴».

Quant aux événements de la péninsule, «*Naples est transportée à Gaëta. On s'agite beaucoup autour du Pape, les Cardinaux veulent le faire abdiquer. Nous attendons avec impatience la solution des affaires de la Hongrie et (on) espère que tu as des nouvelles de ton pays et de tous les tiens⁴⁵».*

«*Nous sommes aujourd'hui au moment d'une grande décision. C'est l'ouverture des Chambres. Les uns craignent des mouvements perturbateurs, les autres disent que tout se passera tranquillement. On parle d'un changement de Ministère, et on nomme le fourbe Filangieri⁴⁶ à la tête des ministres. Cet homme est un véritable Cagliostro⁴⁷. Monté par ses viles basses, de grade en grade, jusqu'à une position des plus brillante il s'est enrichi de toutes les rapines imaginables; maintenant il fomenté mille intrigues pour se mettre à la tête du Ministère et se réhabiliter encore devant le public. [...] ses yeux si beaux sont remarquables par leur extrême vivacité et leur feu intelligent. Ils sont de toute beauté. Il a une tête remarquablement bien organisée et se fera un nom dans son administration, comme il s'en est fait un comme militaire. Tous les esprits sont fort préoccupés à cette heure de l'issue de l'ouverture des Chambres. On ne l'est pas moins des affaires de toute l'Italie et de ce que va faire la France. Les nouvelles qui en reçoivent les françaises, marins, sont bien tristes. Moi je suis préoccupée de ce qui advient de vos côtés, dans ton pays, la Hongrie, la Galicie. Les journaux parlent d'une grande mésintelligence entre les autorités étrangères qui peuvent mener à la guerre. Est-ce oui? je n'ai guère de doute que les intrigues n'aillent un train du diable. [...] notre princesse Wolkonski, qui me griffone comme je griffone [...] elle dit que Rome est divisée en trois partis: le parti réactionnaire qui*

⁴⁴. *Ibidem*, d. 147, f. 1v.

⁴⁵. *Ibidem*, d. 149, f. 2.

⁴⁶. **Carlo Filangieri** (1782-1861), général dans l'armée de Ferdinand II, qui avait lutté sous Napoléon en Espagne et en Russie; il a «pacifiée» la Sicile dont il fut le Lieutenant général, mais en facilitant la fuite des plus compromis révolutionnaires il avait essayé d'assurer un gouvernement autonome pour la Sicile; ensuite il a été nommé premier ministre, très influent, on disait sur lui qu'il était un premier ministre qui «faisait mine de roi».

⁴⁷. **Giuseppe Balsamo** dit **Alexandre comte de Cagliostro** (1743-1795), aventurier italien, médecin, occultiste, personnage controversé qui a couru toute l'Europe; on disait qu'il faisait partie de la fraternité de la Rose-Croix de haut degré, on lui attribuait des pouvoirs magiques, aussi que le secret de «l'élixir de la vie»; en France il a été mêlé dans la célèbre «affaire du collier»; en réalité il semble avoir mourir dans un prison pontificale, à San Leo, quoique des personnes de bonne foi juraient de l'avoir vu au Cours de divers états européens, beaucoup des années plus tard, toujours jeune, se rappelant des personnages depuis longtemps disparus avec des détails que ne pouvaient être connus que par des amis intimes.

clabaude sourdement, mais qui ébranle pourtant les esprits faibles. Les modérés qui sont en plus grand nombre, mais qui n'osent pas se montrer et attendent le secours de l'étranger pour se déclarer. Les révolutionnaires qui sont vainqueurs en ce moment parce qu'on ne leur a pas fait de véritable opposition. Enfin, les malveillants de toute espèce et de toute nation qui passe des uns aux autres pour troubler plus encore les esprits. Je crois que le Pape ne pourra plus revenir à Rome comme souverain temporel⁴⁸».

De Paris arrivaient des mauvaises nouvelles: «[...] des nouveaux désordres qui se sont passé [...] On prétend qu'on s'est battu. La république rouge semble gagner terrain et Lédru-Rollin⁴⁹ est toujours à la tête de la «Montagne». Tu aura, certainement connaissance de la «Démocratie en France» par Guizot⁵⁰ [...] Les affaires de la Sicile s'arrangent, dit-on. On leurs accorde, à peu près tout, excepté une armée à part. Les amiraux⁵¹ Baudin et Parker vont aller en personne faire, à Palerme, la déclaration de cet ultimatum, après quoi, si la Sicile n'y consente pas, on la livre aux horreurs de la guerre, contre laquelle les bons alliés lui ont donné tout le temps de se préparer, grâce encore, à leurs bons offices⁵²».

Après une semaine, la comtesse annonçait le Prince que les choses se sont calmées à Naples: «Ici le monde tourbillonne en bals et plaisirs, au milieu des tourbillons politiques; et pendant que tu m'annonce que l'on est à faire une belle part à Naples dans les arrangements d'Italie, Rome se constitue en République, la Toscane en fait autant on prétend même que le Grand Duc devait rejoindre le Pape à Gaëte, mais c'est une méchanceté de mauvaise langue. Le Grand Duc de Toscane a été destitué pour ne pas avoir voulu signer la Constituante (sic!) et s'est retiré dans son château près de Florence. Il n'aura pas voulu suivre l'exemple du Pape pour donner aux meneurs gain de cause, car ceux de Rome se sont appuyés sur cela pour dire au peuple que le départ du Pape procurait l'abandon de la souveraineté temporelle. Dieu sait comment soutiendra Charles Albert⁵³. Les

⁴⁸. ANR, *loc.cit.*, d. 150, f. 1-2.

⁴⁹. **Alexandre-Auguste Lédru-Rollin** (1807-1874), avocat démocrate, député en 1841, ministre, libéral radical, obligé à s'exiler de France entre 1849-1870.

⁵⁰. **François Guizot** (1787-1874), homme politique et historien, plusieurs fois ministre, président du Conseil des ministres; a contribué à la chute de Charles X; considéré comme le vrai dirigeant de la France mais éloigné à cause de son conservatorisme et à son refus d'adopter les réformes libérales de 1848.

⁵¹. La présence de la flotte française et des bateaux anglais dans le golfe de Naples était due à la décision du Roi de supprimer le monopole anglais sur l'acquisition de minerai de soufre se trouvant en Sicile, permettant aussi aux françaises d'en acheter, ainsi que les Anglais ont envoyé leurs bateaux dans le golfe pour intimider; quand le Roi a demandé l'appui de l'Autriche, le chancelier Metternich a affirmé que ce n'est pas l'intérêt de l'Autriche que le soufre d'Etna mette le feu à l'Europe; les Françaises aussi avaient des intérêts en Italie, surtout dans les Etats du Pape, c'est pour ça qu'ils se sont mêlé plusieurs fois dans les luttes, pendant le déroulement des événements qui ont conduit à l'unification de l'Italie.

⁵². ANR, *loc.cit.*, d. 151, f. 2 (7 février 1849).

⁵³. **Carol-Albert** (1798-1849), Roi de Sardine (1831-1849), désirent de délivrer la Lombardie a été vaincu par les Autrichiens à Custoza, en 1848 et à Novara en 1849 et obligé d'abdiquer en faveur de

séances des Chambres de Naples sont orageuses. [...] Les affaires de la Sicile se compliquent de nouveau, ce dont tu auras pu prévoir d'après le discours de la Reine Victoria⁵⁴ [...] J'ai reçue dernièrement encore une lettre de Madame Lüders qui se plaît beaucoup à Rialto et qui me dit que son mari est presque toujours chez les tiens et admire le talent d'Olga (la nièce du Prince, fille du ban Michel Ghica) pour le piano. Si tu voulais quelque chose par le moyen de Mme. Lüders tu n'as donc qu'à m'écrire⁵⁵».

Après quelque temps on avait su que la flotte française sera disloquée et les militaires français dansaient jusqu'à l'épuisement et s'amusaient aux derniers bals masqués de la saison où, quelque fois, les filles de la comtesse allaient, accompagnées par la famille de l'amiral Baudin⁵⁶. Celui-ci était fondé du pouvoirs de son état dans certaines affaires de la zone: «*L'Amiral Baudin part pour Palerme avec des propositions d'entente. Le Roi accorde à la Sicile une armée à part, un gouvernement à part, il ne garde que la couronne. Si (la Sicile) n'acceptera, les Pouvoirs alliés vont les réaliser et laisseront les Siciliens verser leurs contestations. En tout cas je ne crois pas que l'Esquadre nous restera longtemps. Elle sera expédiée soit en Sicile, soit à Toulon⁵⁷».* (Photo 16)

Toutes ces troubles, luttes, interventions plus où moins bénéfiques pour l'avenir de la Péninsule absorbaient non seulement la comtesse – qui transmettait scrupuleusement au Prince, les événements en cours et la prévision des événements à venir - mais aussi les personnes se trouvant à son côté. A Vienne, où le Prince se trouvait pendant la révolution, était venue le tenir compagnie pour quelque temps Aurélie Ghica, la belle-fille du Prince Régner Grigore IV Ghica, le premier Prince valaque d'après les Phanariots.

La française Aurélie de Soubiran, mariée au prince Grigore Ghica (1813-1858), fils de la princesse Maria Hangéryly, la première femme du Prince Grigore IV Ghica, avait très bien connue la société valaque de son temps⁵⁸. Dame très intelligente, culte, raffinée, possédant un fin esprit critique et beaucoup d'humour, Aurélie jugeait et caractérisait la situation des Etats européennes, d'une manière très originale. Comme elle était aussi en correspondance avec la comtesse van Souchtelen, en Mars 1849 elle trouva l'occasion de «résumer» la situation de

son fils Victor Emmanuel II qui, depuis 1861 est devenu Roi d'Italie et le vrai créateur de l'Unification de l'Italie ayant à ses côtés son ministre Camilo Benso comte de Cavour.

⁵⁴. **Victoria I** (1837-1901); Reine de la Grande Bretagne et de l'Irlande, impératrice des Indes – depuis 1876; elle a restauré le prestige de la Grande Bretagne et de sa monarchie, grâce à sa personnalité; «l'époque victorienne» est considéré comme l'apogée du pouvoir du Royaume britannique.

⁵⁵. ANR, *loc.cit.*, d. 152, ff. 1-2 (15 février 1849).

⁵⁶. Probablement un parent **d'Alphonse Baudin** (1811-1851), homme politique et député dans l'Assemblée Nationale de la France, en 1849; il est mort sur les barricades bâties par les parisiens contre le coup d'état de Napoléon III qui, le 2 décembre de 1851 avait supprimé l'Assemblée et avait installé un régime autoritaire se proclamant Empereur.

⁵⁷. ANR, *loc.cit.*, d. 153, f. 1 (21 Février 1849).

⁵⁸. Aurélie, princesse Ghica, *La Valachie moderne*, Paris, 1850.

l'Europe dans une missive laconique, qui avait copieusement amusée la comtesse. «*Tout en allant chercher tes lettres j'ai reçu un paquet renfermant une drôlerie sur la situation présente de l'Europe. Le paquet portait le timbre d'Autriche, le nombre me semblait écrit par Aurélie, mais il était cacheté simplement d'une monnaie anglaise. J'ouvre et je trouve un papier renfermant ces lignes: «L'Austria vuole tutto - La Russia promette tutto - La Prussia vede tutto - L'Inghilterra negozia tutto - La Francia agita tutto - Il Piemonte tradisce tutto - Napoli bombarda tutto»⁵⁹ - Il Papa non benedisce e scomunica tutto - L'Italia...paga tutto. Se Iddio non remedia tutto, il Diavolo porta via tutto!*⁶⁰». La plus transparente l'allusion c'est la monnaie anglaise, laquelle...achetait et vendait tout! Mais, pendant ce temps, «*L'Amiral (Baudin) et l'Amiral Parker sont partis pour la Sicile y porter l'ultimatum qu'on dit être bien plus en faveur du Roi que les premières propositions. Reste à savoir si les Siciliens les accepteront. On parle ici d'un changement de Ministère. Tu sais déjà que Gioberti*⁶¹ *est tombé grâce à son intervention en Toscane qu'il fit, dit-on, pour prévenir le Grand Duc de faire appel à l'Autriche*⁶²».

Même inquiète pour la situation du Prince, à cause de l'épidémie de cholera qui menaçait toute l'Europe, la comtesse et sa famille ne cessent pas d'observer le déroulement des événements politiques. Au mois du Mai, le fils de la comtesse Pierre en faisant ses vœux pour l'anniversaire du Prince lui écrivait: «*Les affaires embrouillées de l'Europe tiennent tout le monde sur le qui vive. Gaëte est devenue un foyer politique des plus intéressants, et je ne doute pas, mon Prince, que Vous n'avez déjà appris les hautes faits d'armes sur le territoire romain, où les Françaises ont reçu un formidable échec sous les ordres du général Oudinot*⁶³. *Le Roi de Naples vole de toute sa pesanteur [!] à leurs secours. Ici toutes les nouvelles sont tellement contradictoires que je n'ose point Vous en entretenir. A en croire les gazettes du pays, la guerre doit s'allumer de tous les côtés*⁶⁴».

Le même jour la comtesse ajouta autres informations à celles de son fils: «*Les nouvelles de Rome sont incertaines, après l'échec des Françaises on reste, ce me semble, en inaction. Les Françaises attendent des renforts. Le Roi de Naples est à la tête de son petit détachement et se trouve à Albano. Le St. Père attend et s'afflige de provoquer à la guerre, à laquelle il s'était refusé pour délivrer même*

⁵⁹. Le Roi de Naples était surnommé "le Roi-bombe" à cause des bombardements en Sicile et à Naples et à cause de... son ventre dodu!

⁶⁰. ANR, *loc.cit.*, d. 155, f. 1 (8 Mars): "L'Autriche veut tout, la Russie promette tout, la France agite tout, le Piémont trahie tout, Naples bombarde tout, le Pape ne bénie pas et excommunie tout. Si Dieu ne remédie tout, le diable emporte tout».

⁶¹. **Vicenzo Gioberti** (1801-1852), prêtre, un des chefs de Risorgimento et partisan, avant 1848, d'un fédéralisme d'Italie sous la direction du Pape; pendant 1848-1849 a été le Premier Ministre du Piémont.

⁶². ANR, *loc.cit.*, d. 155, f. 2.

⁶³. **Nicolas Charles Oudinot duc de Reggio** (1787-1863), maréchal de France qui a rétabli l'ordre et le pouvoir du Pape à Rome.

⁶⁴. ANR, *loc.cit.*, d. 165, f. 1 (11 Mai 1849).

sa patrie de ses ennemis naturels. Le Grand Duc de Toscane est ici avec sa famille, à prendre soin de son froid, de son rhume et à se rassurer sur les prétentions de son pays. On le blâme de ne pas s'y rendre. A Palerme le peuple se bat avec la Garde Nationale qui veut le désarmer. On y attend Filangieri. Naples est tranquille et enchantée du départ de l'escadre. Il n'en est pas de même pour les étrangers qui trouvaient leur seule ressource dans la société des Françaises. J'ai vu hier Madame Bedmar⁶⁵ qui est enchantée de l'échec des Françaises à Rome et elle l'a dit en face à Exelmans⁶⁶ qui en est furieux⁶⁷».

Les prévisions de la comtesse se sont accomplies, à son grand trouble, car elle avait vu son tout jeune fils partir s'enrôler dans l'armée russe. Pour «pacifier» la Hongrie révolutionnaire, l'Autriche avait envoyée des troupes bien entraînées et bien équipées comptant sur l'appui de la Russie qui, dans l'esprit de la Sainte Alliance, devait la soutenir pour maîtriser les révoltes démocratiques et la demande des réformes.

Au commencement du Juillet la comtesse écrivait: *«Cette guerre sera de plus longue durée qu'on ne pense; elle sera opiniâtre; elle sera terrible. On nous parle ici d'un grand succès de Dembinsky, remporté sur nos troupes près de Iablocenka et d'un autre par Bem en Transylvanie. Pourquoi nous met-on dans cette galère? Mais enfin l'épée est tirée et jetée loin, loin. Les Françaises n'ont pas de succès à Rome. On s'est battu durant trois jours et durant ces trois jours ils ont été successivement repoussés. Rome est, dit-on, transformée en forteresse inexpugnable, tant il y a des barricades. On veut faire sauter St. Pierre si les Françaises parviennent à y entrer. Garibaldi⁶⁸ se reproduit partout et répand partout le feu et la terreur. Naples est parfaitement tranquille. Le Roi est rentré de Gaëte avec toute la famille. Filangieri a été désavoué, dit-on, dans les arrangements de la Sicile, qui leurs donnaient tous les privilèges et tous les droits que les Siciliens voulaient conquérir. Filangieri a manqué donner sa démission pour ce désaveu. Mais tout s'est arrangé au moyen d'une lettre écrite de la main même du Roi et une autre de celle de la Reine et du cordon du St. André de Russie⁶⁹[!]».*

Au delà de son inquiétude naturel quant au déroulement des événements italiens, la comtesse était de plus en plus alarmée à cause des luttes qui se

⁶⁵. Voir la page 10.

⁶⁶. **Rémy Isidore comte d' Exelmans** (1775-1852), maréchal de France, héros de l'armée – cavalerie – du premier Empire.

⁶⁷. ANR, *loc.cit.*, d. 166, f. 1(11 Mai 1849).

⁶⁸. **Giuseppe Garibaldi** (1807-1882), patriot italien, révolutionnaire qui a lutté pour l'unification de l'Italie, premièrement contre l'Autriche, puis contre le Royaume des deux Siciles et contre la Papauté; en 1834 il avait été condamné à mort pour sa participation à la révolution de Gène; il fut parti pour l'Amérique du Sud où il lutta pour protéger la liberté de ses petites républiques; il fut l'héros de la défense de Rome, en 1849; il fut le partisan de la «dictature démocratique», méprisant les établissements parlementaires; excellent général et combattant, en 1870-1871 il lutta en France, pendant la guerre contre la Prussie; il est considéré une de plus grandes personnalités de l'Italie et du «Risorgimento».

⁶⁹. ANR, *loc.cit.*, d. 169, f. 1 (4 Juin 1849).

déroulaient en Hongrie et aux frontières de la Valachie, notamment parce que dans l'armée russe déplacées sur le champ des opérations se trouvait son fils Pierre: «*Les affaires d'Italie sont bien loin d'être arrangées et l'armée française qui grossit tous les jours les pacifie encore moins ; d'un autre côté le Midi de la France est plein de troubles. A Paris règne le choléra qui se répand dans les provinces. Pour le moment il faut rester sur place et attendre. Les nouvelles de France apportées hier par le paquebot de l'Etat sont fort alarmantes pour la tranquillité publique. On dit que les Rouges prennent le dessus, Lédru Rollin serait, dit-on, proclamé Président. [...] Parle-moi, je te prie, des affaires de Hongrie qu'on défigure ici de mille manière. Je ne puis comprendre pourquoi la Russie doit prendre fait et cause pour les Autrichiens. On avait répandu le bruit comme si Lüders avait été rappelé et disgracié. Je viens de recevoir une longue lettre de sa femme qui n'en dit rien*⁷⁰».

A Naples tout était calme, mais à cause des luttes et de l'incertitude, les rues de la ville étaient devenues des vraies colonies de pauvres qui avaient abandonné leurs foyers et vivaient de la charité des habitants. La comtesse écrivait au Prince qu'elle ne pouvait pas sortir de maison, parce c'était difficile se frayer un chemin à travers cette foule qui suffoquait la rue. Du reste: «*[...] tu as l'air de répondre à mon impatience d'avoir des nouvelles des affaires de Hongrie. Ici tous les journaux prétendent des défaites des Russes sur tous les ponts du théâtre de la guerre, et toi tu me dis qu'ils sont en dehors du territoire hongrois. [...] Je vois peu le Ministre [l'ambassadeur russe]. Il est toujours à Gaëte. On continue d'y tripoter autant que possible. Il y a vraiment une cargaison de diplomates dans cet pauvre endroit de Gaëte. On vient d'envoyer de France un nouvel agent diplomatique qui remplace Lesseps et qui avait été à Rome pour engager le Pape à se rendre en France. On dit qu'il tient rancune au St. Père de lui avoir manqué de parole et fera son possible pour combattre ses prétentions de pouvoir temporel absolu, comme les Cardinaux s'acharnent à le demander et y insistent de toutes leurs forces*⁷¹».

Ainsi qu'elle avait prévue, le choléra avait dépassé les frontières de la France et des bruits inquiétants sur l'épidémie de Vienne arrivaient à Naples. On parlait que la maladie avait conquis l'armée russe, double motif d'angoisse pour la comtesse. De plus, les affaires de l'Italie se compliquent. Rome avait résisté héroïquement aux attaques de l'armée française commandée par le général Oudinot, mais le 4 Juillet la République romaine est tombée, tandis que Garibaldi qui avait lutté sur ses barricades se retirait vers Venise, traqué par les troupes autrichiennes: «*Ici on répand mille bruits pour ou contre notre armée. Celle des Français s'est emparée de Rome et va encore être augmentée. On attend de nouvelles troupes pour remettre l'ordre, dit-on, et le maintenir. Baudin (Charles) est chargé de la commission de réviser les dégâts faits à la Cité du Monde. Le Palais Farnèse a*

⁷⁰. ANR, *loc.cit.*, d. 170, f. 2 (5 Juin, 1849).

⁷¹. *Ibidem*, d. 171, f. 1 (14 Juin, 1849).

horriblement souffert. En attendant, Sterbino Sterbini, Salicetti⁷², Mazzini⁷³ se sont mis sous la protection des Anglais. Garibaldi se trouve entre Velletri et Albano, où sont précisément les troupes françaises à le poursuivre sans pouvoir l'attendre. Ils sont tous trop préoccupés de la conversion des trésors précieux de Rome. [...] La princesse Wolkonski ne s'est cependant démentie et jusqu'aux derniers moments elle a été sur les barricades. A cette heure elle se sera mise sous la protection libérale des Françaises. Pour nous autres tranquillement dans notre petit coin de Naples, à contempler toutes les grandes comédies de libéralisme et de désintéressement. Le jour où on les a proclamés a été le jour des Dupes. C'est bien triste pour les belles âmes qui ont vraiment rêvé la fraternité de l'Évangile. Amen⁷⁴».

Dans la deuxième partie du mois de Juillet 1849, la comtesse et son «petit ménage» s'en vont aux établissements de bains d'Ischia, rassurés de savoir que Pierre se trouvait hors péril, avec son père. Elle reste attentive au déroulement des événements italiens et, dans ses lettres, raconte au Prince Ghica les dernières nouvelles: «Charles (Baudin) a eu la commission [?] de vérifier les dégâts faits pendant le bombardement de Rome, aux objets d'art et d'antiquité. On prétend à cette heure que les boulets les ont respectés et qu'il n'y a pas de quoi en faire mention. Le Pape va bientôt se rendre dans sa capitale la bénir et l'exorciser du Mauvais esprit. Il n'attend que les couches de S. M. la Reine pour tenir l'enfant sur les fons du baptême et répandre sur sa tête bénédiction et les lumières célestes. Tout le corps diplomatique est sur le qui vive pour s'y rendre au moment précis de la délivrance attendue. Ragneval (?) seul sera au milieu des décombres et des ruines de Rome. Sa femme s'est rendue près de lui. C'est une petite Rouge qui a le libéralisme et Pierre Leroux⁷⁵ à la bouche et l'aristocratie d'une petite parvenue dans le cœur. Elle n'est cependant sans mérite par son instruction et fort étonnante par son aplomb. En général, les Dames françaises que nous avons le bonheur de rencontrer à Naples, ne brillent pas par leurs manières et ont toujours l'aire soubrette [!!!]⁷⁶.

A la fin du Juillet, bien installée à Ischia où elle retrouvait «[...] lé même beau ciel déversant la lumière éclatante de son soleil sur les gracieuses collines; la même mer fôlatrant au milieu de ses inconstants caprices.» En même temps elle fait attention aux événements de son entourage. «[...] On prétend que nous allons

⁷². Aurelio Salicetti, homme politique de Naples, sollicité à participer au gouvernement en 1848.

⁷³. Giuseppe Mazzini (1805-1872), révolutionnaire qui lutta pour l'unification de l'Italie depuis 1831; fondateur de la société révolutionnaire «La jeune Italie» il a vécu en exil jusqu'en 1848 quand, il est revenu au pays et a transformé cette société en «l'Association nationale italienne»; en février 1848 a été l'initiateur de la proclamation de la République Romaine et, après sa chute, il est de nouveau parti en exil. Mazzini était en bonnes relations d'amitié avec les révolutionnaires roumains N. Balcescu, C.A. Rosetti, D. Bratiano.

⁷⁴. ANR, *loc.cit.*, d. 174, f. 2 (14 Juillet 1849).

⁷⁵. Pierre Leroux (1797-1871), socialist français createur de la publication "le Globe" le promoteur du saint-simonisme, de la «Revue indépendante» et de la «Nouvelle Encyclopedie»; député 1848-1849; après le coup d'état de 2 décembre 1851 il est parti en exile.

⁷⁶. ANR, *loc.cit.*, d. 175, f. 1 (20 Juillet 1849); à saisir le dédain de l'aristocrate pour «la noblesse de l'Empire»...

avoir de nouveau l'amiral Baudin et Madame et Alphonse. Le général Pepe⁷⁷ est ici, mais je n'ai pas encore été le voir; j'ai conscience de le torturer avec mes vilaines oreilles. Filangieri est parti pour Gaëte, juste, dit-on, le moment de l'heureuse délivrance de la Reine, pour obtenir la grâce des Siciliens. Comédies et farces comme tout le reste de sa vie⁷⁸».

Un mois après, l'amiral avait démissionné par suite de désagrement avec le ministre de la Marine et le pauvre général Pepe était à peu près mort de corps et d'âme et pleurait amèrement la réchute de Venice aux mains des Autrichiens⁷⁹.

La dernière lettre dont la comtesse de Souchtelen raconte les événements qui avait bouleversé Naples et l'espace de la péninsule italique, fait référence au Pape: «Dimanche nous avons été, grâce à l'amabilité des Baudin au palais du Prince de Salerne; voir la bénédiction du Pape. Il y avait beaucoup moins de monde que le jour de la **Cérémonie** que nous allâmes voir ensemble sur cette même place. Le Saint Père a répandu ses bénédictions du balcon du Palais du Roi. Les Cardinaux, parmi lesquels se distinguait le vieux Lambruschini⁸⁰, tous vêtus de rouge, m'ont faits un bien triste effet; il m'ont parus ramener l'Inquisition avec toutes ses tortures [1]. Pas des soldats sur la Place, pas un seul. On voyait quantité de différentes congrégations et le peuple. L'armée de terre et de mer avait été benie le Dimanche avant. Il y a eu un beau moment, celui où tout ce peuple s'est agenouillé à l'apparition du St. Père et recevait sa bénédiction avec un ferveur vraie et sentie. Passé ce moment, il s'est retiré; quant-même quelques gens criaient «Viva il Re». Le Roi se fait attendre fort maladroitement, a paru conduit par deux Cardinaux, était fort pâle, incertain et faisant une pauvre mine. J'ai rencontré Mr. et Mme. Lebzelsstern (?) qui m'ont dit qu'on était fort peu tranquille à Rome⁸¹».

Pendant le mois d'octobre 1849 le Prince Ghica était arrivé à Naples et sa nièce Alexandrine Blaramberg le tenait au courant sur les événements du pays, où les choses ne marchaient pas bien et «tout le monde» demandaient quand il va revenir. En novembre le Prince était malade et son neveu Georges Ghica l'écrivait, lui aussi, regrettant son absence.

Pendant l'hiver de 1850-1851 le Prince est revenu en Valachie, probablement pour assister aux funérailles de son frère, le ban Michail Ghica. Le Prince Régnaant de la Moldavie Grigore Alexandru Ghica, son parent, l'a reçu avec

⁷⁷. **Guglielmo Pepe** (1783-1855), général de Naples qui avait dirigé l'insurrection de 1820, dont il fut vaincu par les Autrichiens, à Rieti; il a perdu ses grades militaires, mais les a regagnés, en revenant de l'exil après 27 ans à Naples, en 1849, à fin de constituer un nouveau gouvernement à la place de celui du général Pignatelli; il est l'auteur des intéressantes *Memoires*, où il parle des événements dont il avait pris part.

⁷⁸. ANR, *loc.cit.*, d. 176, f. 1 (29 Juillet 1849).

⁷⁹. *Ibidem*, d. 178, f. 1 (13 Août 1849).

⁸⁰. **Luigi Lambruschini** faisait partie du Conclave pour l'élection du Pape, en 1846; le rival du cardinal Giovanni Mastai Fertei, devenu le Pape Pius IX; il était très conservateur, favorable aux Autrichiens et avait insisté pour que le Pape demande leurs appuis.

⁸¹. ANR, *loc.cit.*, d. 183, f. 2 (19 Septembre 1849).

courtoisie pendant son passage sur le territoire de la Moldavie, en envoyant depuis la frontière du pays, une suite et un officier d'ordonnance à sa disposition⁸².

A la fin de Janvier 1851 le Prince est parti vers Vienne. Jusqu'en 1856, quand il a été nommé caïmacam (régent) de la Valachie, il a vécu à l'étranger, en Italie et a fait des longues voyages en France où en Autriche. Il était toujours au courant des affaires de la Valachie par la correspondance qu'il avait avec sa famille. Il avait encore des procès pour les anciennes dettes et en 1861 sa nièce Alexandrine lui annonçait la situation de ces procès avec Hagi-Mosco, qui traînait en longueur depuis des années, l'assurant que «tous les honnêtes gens sont décidés à Vous défendre⁸³».

Parfois, à Naples venaient le tenir compagnie, sa sœur Pulchérie de Blaremburg avec sa fille et filleule du Prince, Alexandrine. Il vivait tranquillement mais son rang l'obligeait participer à la vie mondaine. Il recevait beaucoup du monde, prenait part aux réceptions et dînés au Palais royal, où en compagnie de la noblesse et des diplomates de Naples dont Alexandrine était très bien reçue. Elle racontait à sa meilleure amie, Lili Cantacuzino, sur les fastueux bals auxquels était invitée ou sur les spectacles et concerts organisés par la jeunesse noble, comme celui de l'audition de *Stabat Mater* de Rossini, dont elle avait chanté dans le chœur, devant la famille royale et la Cour de Naples⁸⁴.

Mais la santé du Prince s'abîmait. Après les difficiles années d'exil et les dernières luttes, depuis l'époque qu'il avait été caïmacam (1856-1858), et luttait à créer les conditions pour que l'Unification des Principautés roumaines se réalise, il s'était beaucoup affaibli. Ses dernières années il les a passés à côté de la femme qui l'avait donnée toute sa vie, qui l'a toujours suivie de loin ou de près, lui restant la plus fidèle et dévouée amie. Dans les derniers jours de l'année 1860, le Prince Alexandru Dimitrie Ghica rendait son âme à Naples, dans la maison de la comtesse Elisabeta van Souchtelen. C'est possible que le corps fût enterré provisoirement à l'église russe où la comtesse allait tous les jours, jusqu'en Février 1862.

Son neveu Constantin de Blaremburg est venu, cette année là, avec un autre parent de la famille, Aristide Ghica, à faire le nécessaire pour porter le corps du Prince en Valachie. Le 6-18 février 1862 il écrivait à son frère Nicolas: «*C'est hier que nous sommes arrivés au but de notre voyage. J'ai vu la comtesse, la pauvre est dans un état impossible à décrire; elle vient d'apprendre, il y a quelques jours, la mort de son fils (à la suite d'un typhus) et tu sais si elle n'avait pas assez de son premier malheur. Michel (le fils du grand spathar Constantin Ghica) a tout fait pour que les funérailles du Prince fussent dignes de son rang. Pour les papiers de notre oncle, Micha les a fermés et, en présence du Consul de Turquie et d'un juge d'ici, a mis les scellés au bureau. Nous ne savons pas encore ce qu'il y a dans ces papiers car, pour les visiter, la présence du Consul de Turquie et du juge est*

⁸². *Ibidem*, d. 196, f. 1 (24 Décembre 1850); R. Ciuceanu, *op.cit.*, p. 413.

⁸³. *Ibidem*, d. 248, f. 1 (12 Août 1860).

⁸⁴. ANR, *Alexandrina Cantacuzino*, d. I/ 4.

indispensable; dès que je saurais ce qu'il renferme, je ne manquerai pas de t'informer. Le prêtre de la chapelle russe d'ici consent à accompagner le corps du Prince pendant toute la route; mais nous n'avons rien entrepris de positif, car nous n'avons pas encore d'instructions définitives de vous. Les choses, je le vois bien, ne se passent pas sans diplomatie, mais j'aime à croire que je ne me laisserais pas duper⁸⁵».

Le Prince de l'Unification, Alexandre Ioan Cuza a offert au Prince Ghica des grandes funérailles en prenant part de personne à l'enterrement, dans la fondation des Ghica, au monastère Pantelimon, «un enterrement de souverain du pays, comme il n'y avait pas eu auparavant et n'a plus été, après⁸⁶».

En 1985 le vénérable établissement monastique de Pantelimon est tombé sous la fureur destructrice de Ceausescu. Le merveilleux «sarcophage» en marbre blanc (œuvre des artistes italiens), sous lequel reposaient les restes du Prince, a été «dirigée» vers le Musée Militaire National, après que la tombe a été ouverte. Sur le couvercle du premier cercueil, en métal, il y avait une petite plaquette avec cette inscription: «A.S. S. Alexandru Ghica hospodar de Valachie, mort en 1860, 30 Décembre, à Naples.» Dans le cercueil en métal il y avait le cercueil en bois. La tête du Prince se reposait sur un coussin en atlas et au cou il avait un crucifix russe en or. C'était, peut-être, le dernier geste de tendresse de la comtesse, qui l'avait mis, en dernière pensée, au cou de l'homme pour lequel elle avait tout laissé.

Après quelque temps, la comtesse est partie de Naples, avec ses filles, pour la Russie, où elle avait des terres, à Nikolsk (Alexandrovskaia). Le Prince lui avait laissé par son testament rédigé en 1853, le domaine Nazirul (Ghioculeasa), près de Braila, sans la nommer explicitement. Les terres se trouvaient sous la curatelle de son neveu Georges, qui ne donnait des explications qu'à la personne qui aurait présenté les ordres autographes du Prince⁸⁷. Après une vie de tourments et de douleurs, la comtesse Elisabeta Van Souchtelen a rendu son âme en Russie, très vieille.

Et, peut-être, le coussin en soie dont la tête du Prince reposait, cachait «dans son soyeux duvet, une toute petite chaussure en satin blanc, que la comtesse avait chaussée le soir du bal où il l'avait vue pour la première fois⁸⁸».

Comme presque toutes les résidences de l'aristocratie roumaine, le palais de Caciulati-Pascani, cette oasis de bon goût et de paix, pleine de tant d'authentique histoire, a eu un triste destin pendant l'époque communiste. Le mobilier, les tableaux et la bibliothèque ont été éparpillés; les documents conservés depuis plusieurs générations, avec tout le respect pour les faits des aïeux, ont disparus à peu près en totalité. Les fragiles «souvenirs sentimentales», connus par peu de monde, se sont broyés.

Mais, sans doute, leurs poussières voguent encore au dessus des allées ombrageuses, où les gracieuses silhouettes de leurs anciens maîtres se promènent encore...

⁸⁵. *Ibidem*, Al. D. Ghica, d. 268, f. 1.

⁸⁶. Vl. Ghica, *op.cit.*, p. 164.

⁸⁷. ANR, Al. D. Ghica, d. 224, f. 1 (copie du testament).

⁸⁸. Vl. Ghica, *op.cit.*, p. 165.

**L'ESCARPIN EN SATIN. LES LETTRES DE
LA COMTESSE VAN SOUCHTELEN**

- Résumé -

L'étude présente la correspondance changée par la comtesse van Souchtelen avec le Prince Alexandre D. Ghica; durant la révolution italienne de 1848-1849. La comtesse était la femme d'un général russe qui était venue en Valachie pendant la guerre russo-turque de 1828-1829. Elle avait connue le spathar Alexandre D. Ghica au bal, à Bucarest; avant qu'il monte sur le trône de la Valachie. Ce fût le commencement d'un grand amour qui durera toute leur vie. La comtesse n'a pas réussi à obtenir le divorce en Russie, quoi que le Prince a demandée l'aide des consules russes, de sorte qu'elle a pris ses trois enfants et s'est allée en Italie, se fixant à Naples.

Après la fin de son règne, le Prince Alexandre Ghica est parti pour l'Autriche, à mi-chemin entre la Valachie et l'Italie, où logait la comtesse. Leur correspondance coulait sans arrêt, sauf le temps où le Prince se trouvait à Naples, ou la comtesse lui rendait visite.

Pendant le printemps de 1848, la révolution éclata en Sicile (l'île faisait partie du Royaume de Naples et les deux Siciles) et, rapide, son germe s'est diffusé dans toute l'Italie et puis dans toute l'Europe. Comme la comtesse était une dame fort instruite, entendue, et s'y connaissait en politique, ses lettres sont des véritables «reportages» sur les lieux. Les événements commentés par la comtesse font partie du début du Risorgimento, mouvement révolutionnaire et national qui conduira à l'apparition de l'Italie unie.

Le style des lettres, à part les informations précises aux pertinentes commentaires, est captivant, plein d'esprit et de sensibilité. La correspondance de la comtesse Elisabeta van Souchtelen est tout d'abord une source historique directe sur les diverses étapes de la vie du Prince Alexandre D. Ghica et sur la révolution italienne de 1848, aussi qu'une lecture très agréable qui a le talent de placer le lecteur en pleine atmosphère de mi-XIX^{ème} siècle.